

Montfort lorsqu'on sut le départ prochain du prince et de sa famille. Dans cette circonstance, Olivier de Ragny ne put se dispenser de suivre l'exemple de toute la noblesse du voisinage. Il vint, le cœur agité par un trouble qu'il parvint pourtant à maîtriser, surtout lorsqu'en entrant dans la salle d'honneur un coup d'œil rapide lui apprit à l'instant qu'Amélie n'y était pas. Le prince et la princesse lui firent un accueil affectueux, et l'invitèrent à rester au château jusqu'au lendemain ; mais il s'en excusa, dit qu'il venait seulement offrir ses vœux et ses hommages à leurs altesses, et, après quelques moments de conversation, il partit l'âme oppressée par deux sentiments opposés, le regret de n'avoir pas vu Amélie, et la certitude que son absence était pour lui un bienfait du Ciel, puisqu'un seul regard de cette jeune fille eût suffi pour raviver la plaie de son cœur, et le rendre le plus malheureux des hommes.

Olivier, sous l'empire d'une douloureuse préoccupation, descendait lentement la montagne, laissant aller son coursier au petit pas, lorsqu'il entendit une rumeur du côté du village, et des voix de femmes, parmi lesquelles son cœur plutôt que son oreille crut reconnaître celle d'Amélie. Oubliant aussitôt ses craintes et ses résolutions, il pique des deux, arrive près d'un groupe de paysans, et distingue au milieu d'eux, une femme à genoux, près d'une biche blessée à l'épaule, et dont le sang coulait en abondance. A sa taille légère, à ses beaux cheveux blonds, Olivier a sur-le-champ reconnu Amélie dont il ne voit pas encore le visage ; mais, au bruit qu'il fait en écartant les paysans, elle se retourne et lui dit :

— Ah ! venez, venez, baron de Ragny, voyez ma pauvre Léila qu'on a tuée ! j'allais l'emmenner dans quelques jours avec moi en Hollande ; mon père, à ma prière, avait ordonné qu'on préparât un chariot pour elle, et des méchants viennent de lui tirer un coup de fusil, comme si c'était une biche sauvage.

Olivier s'était approché ; avec un peu d'eau qu'il trouva dans un fossé, il lava la plaie, et vit avec joie que le joli animal n'avait reçu qu'une blessure légère dont sa peau seule avait souffert. Il détacha son écharpe et demanda à Amélie la permission d'en faire un bandage pour l'épaule de Léila, en attendant un autre pansement et il ramena le sourire sur le charmant visage de la jeune fille, en lui donnant la positive assurance que sa biche serait en état de la suivre lorsque le jour de son départ arriverait.

— Vous voulez donc emporter un souvenir de la Bourgogne, mademoiselle ? dit Olivier d'une voix émue.

— Ah ! sire de Ragny, dit Amélie, je n'aurais pas emmené Léila avec moi, que jamais le souvenir des lieux où je suis née ne s'effacerait de ma mémoire. C'est malgré moi, croyez-le bien, que je quitte ma paisible retraite ; mais vous êtes le seul à qui j'ai osé le dire, car la volonté de mon père sera toujours pour moi la voix du Ciel.

En parlant ainsi, deux larmes s'échappèrent de ses paupières et vinrent tomber sur la main d'Olivier qui avait saisi la sienne, et qui, emporté par un sentiment qu'il ne put maîtriser, lui dit de manière à n'être entendu que d'elle :

— Amélie ! ange céleste ! ils sont ineffaçables aussi, les souvenirs que vous laisserez en ces lieux, et j'atteste le Ciel qui m'entend, que jamais votre image ne sortira de mon cœur, quel que soit le destin qui nous sépare.

— Adieu, baron de Ragny, dit Amélie avec un soupir mêlé de larmes, vos pensées et les miennes se rencontreront sur le sommet de ces tours, et si je suis assez heureuse pour y revenir bientôt, ce sera avec bonheur que je vous y retrouverai.

HH

Olivier baisa respectueusement la blanche main qu'il tenait encore dans les siennes, et sans proférer une parole de plus, il remonta sur son cheval et partit au galop. Avant de quitter le sentier qu'il suivait pour atteindre la grande route, il tourna la tête et aperçut Amélie à la même place, donnant sans doute des ordres pour faire emporter la biche par les paysans. Il crut voir un mouchoir blanc s'agiter en l'air, comme un signe d'adieu Était-ce une illusion ? Dieu seul le sait, mais ce qui est bien plus certain, c'est que le jeune baron emporta dans son cœur plus d'amour qu'il n'eût été à souhaiter pour son repos.

Trois jours après cet entretien, qui laissa dans l'âme de ces jeunes gens des traces ineffaçables, ont vit un matin descendre du château de Montfort une compagnie d'hommes d'armes, au milieu de laquelle flottait la bannière du prince. Cette troupe précédait un coche (c'était le nom qu'on donnait alors aux voitures destinées à transporter les dames d'une haute condition). Ce coche était doublé en velours bleu de ciel, et chaque panneau portait en riche broderie l'écusson d'Orange et celui de Châtillon, nom de famille de Louise de Coligny. A la portière de droite, venait, sur un magnifique palefroi, le prince Guillaume, couvert d'une brillante armure, et la tête ornée d'un léger casque de parade, rehaussé d'or et surmonté d'un panache orange, bleu et blanc. Derrière le coche venaient deux haquenées blanches, couvertes de riches housses, et destinées aux deux princesses, dans le cas où, fatiguées de la voiture, elle désireraient faire une partie de la route à cheval. Venaient ensuite deux fourgons pour les femmes de service et la vaisselle indispensable dans un long voyage, attendu qu'à cette époque, le peu d'hôtelleries qu'on trouvait sur les routes n'étaient pas montées de manière à recevoir convenablement de tels hôtes. Enfin, la marche était fermée par un joli chariot couvert en toile bleue, brodée en laine, et offrant aussi les armoiries d'Orange et de Châtillon. Les roues de ce chariot étaient basses, et toute sa construction légère et gracieuse comme l'objet auquel il était destiné ; c'était le char de voyage de Léila. Une épaisse et molle litière de foin frais empêchait la jolie blessée de sentir les cahots et de souffrir de la route.

Ce cortège presque royal, voyageant à petites journées, mit un assez long temps pour arriver à Delft, où le prince avait un palais qu'il préférerait à ses autres résidences. Enfin on arriva, et à peine la nouvelle en fut-elle connue, que de toutes parts on s'empressa de venir offrir au prince et aux princesses les hommages d'une population heureuse de les voir. Des fêtes brillantes leur furent offertes, et si la jeunesse hollandaise n'avait pas les grâces légères qui de tout temps furent le partage des français, le désir de paraître avec avantage aux yeux de Louise et d'Amélie fit faire de grands frais de toilette et d'équipement à tous les jeunes gens dont le rang et la fortune leur permettaient d'approcher des princesses.

A peine la jeune Amélie eut-elle paru dans les fêtes, que le bruit de sa beauté et de ses manières affables se répandit, non-seulement dans les provinces des Pays-Bas, mais encore en Allemagne et dans tout le Nord de la France. De tous côtés il arrivait de nouveaux admirateurs à cette jeune fille si modeste, si ignorante de sa beauté, et dont le cœur gardait un doux souvenir qui la préservait de tout autre attachement.

Aucune nouvelle de Montfort n'arrivait sans qu'Amélie sentit son front se couvrir de rougeur. On attribuait ce trouble au plaisir qu'elle éprouvait à entendre parler des lieux qui lui étaient chers ; mais une vague espérance causait cette émotion, et la